



BULLETIN SOCIÉTÉ
DE LA ARCHÉOLOGIQUE
SCIENTIFIQUE & LITTÉRAIRE
DU VENDÔMOIS

ANNÉE 2016, pages 197 à 204

colloque Marescot

La Cour impériale

CHARLES-ÉLOI VIAL

Résumé : *Déjà capitale administrative, économique et culturelle de la France durant toute la Révolution, Paris devint, grâce à Napoléon, le lieu d'épanouissement de la Cour impériale, alliant un art de vivre raffiné à des enjeux diplomatiques et politiques élevés : aux Tuileries et à Saint-Cloud, Napoléon réunit autour de lui la fine fleur de l'ancienne noblesse de Versailles et les nouvelles élites apparues après 1789. Pour marquer la puissance de son régime, il lança d'immenses chantiers et organisa des cérémonies fastueuses qui frappèrent l'opinion publique. En plus des Français,*

la Cour impériale attira ainsi des aristocrates et les souverains de tous les pays et eut donc un rayonnement européen. Tout en ressuscitant la Cour et les usages de la monarchie absolue de l'Ancien Régime, Napoléon, en plaçant Paris au premier rang des capitales européennes, faisait ainsi pleinement entrer la France dans le XIX^e siècle.

Mots-clés : *Cour et courtisans, Paris, Premier Empire, Liste civile, Maisons royales, Napoléon I^{er} (1769-1821 ; empereur des Français), France. Maison de l'Empereur*

La Cour impériale

On aurait pu croire qu'après le 10 août 1792, les Français en avaient, définitivement, fini avec la Cour : les Tuileries avaient été pillées, le château de Versailles avait failli être démoli avant d'être transformé en musée, et les traditions monarchiques totalement abandonnées avec la proclamation de la République. Pendant plusieurs années, le terme de « courtisan » fut considéré comme une insulte et le fait d'être comparé à un monarque pouvait être une attaque politique mortelle. Le directeur Barras, qui avait fait l'acquisition de Grosbois, un ancien château du comte de Provence où il chassait à courre, fut ainsi violemment critiqué par la presse dans les mois qui précédèrent la chute du

Directoire¹, peu de temps avant le coup d'État de Bonaparte, revenu auréolé de prestige de sa campagne d'Égypte. Curieusement, c'est dans une ancienne résidence royale, Saint-Cloud, que se joua la prise de pouvoir de Bonaparte, les 18 et 19 brumaire an VIII. Jusqu'en 1815, celui qui devint bientôt premier consul, puis empereur des Français, développa autour de lui un faste et un appareil monarchiques que l'on pensait disparus, tout en enrichissant les traditions royales de significations fondamentalement nouvelles.

1. On lira par exemple DANICAN (A.), *Cassandre, ou quelques réflexions sur la Révolution française et la situation actuelle de l'Europe*, [Paris], [juillet] 1798, p. 63.

Le retour d'une société curiale

Après un bref passage au Petit-Luxembourg, le couple Bonaparte déménagea au palais des Tuileries, dès février 1800. Pour le premier consul, il ne s'agissait pas tant de s'installer dans l'ancienne demeure de Louis XVI, mais surtout de prendre possession d'un des centres névralgiques du pouvoir révolutionnaire, où le comité de Salut public et la Convention s'étaient installés après le 10 août 1792. Dans ces grands salons restés vides pendant dix années, il découvrit rapidement les contraintes de la représentation, du cérémonial, ainsi que les règles de la diplomatie, qui étaient partagés dans toute l'Europe. Les ambassadeurs furent ainsi accueillis par Bonaparte aux Tuileries pour recevoir leurs lettres de créance ou pour des audiences et il fallut bien à ce moment leur proposer des sièges et un buffet. Très vite, ces ambassadeurs voulurent aussi amener avec eux les étrangers de passage à Paris qui souhaitaient rencontrer le premier consul².

Le système curial du Consulat naquit ainsi au gré des circonstances : tous les dix jours, Bonaparte prit l'habitude de présider une revue militaire dans la cour des Tuileries, suivie d'une réception du corps diplomatique et d'une présentation des étrangers, en particulier des Anglais, qui furent de plus en plus nombreux à traverser la France, avant même la signature du Traité d'Amiens³. Au bout de quelques mois, ces réceptions furent suivies d'un dîner, regroupant des conseillers d'État, des ministres, des diplomates et des militaires, soit parfois plusieurs centaines de personnes⁴. Le reste du temps, Bonaparte travaillait énormément, mais il ne s'enfermait pas aux Tuileries : c'est en effet à Malmaison qu'il passait le plus clair de son temps. L'architecte de Bonaparte, Fontaine, remarqua bientôt que le château de Joséphine était devenu trop petit pour tous les visiteurs venus faire leur cour au premier consul⁵.

Bonaparte fit ensuite restaurer le château de Saint-Cloud, où il s'installa en septembre 1802, date de la véritable renaissance de la vie de cour en France, exactement dix ans après l'abolition de la monarchie. Le concordat ayant été signé, tous les dimanches, le premier consul prit l'habitude d'assister à la messe dans l'ancienne chapelle royale des Tuileries ou dans celle de Saint-Cloud. Une administration du palais se mit peu à peu en place, avec un gouverneur du palais, des préfets, des aides de camp pour Bonaparte et des dames du palais pour Joséphine, des maîtres d'hôtel, un service

des cuisines et de l'office, mais aussi des écuries, et même un petit équipage de chasse, Bonaparte tenant à prendre de l'exercice régulièrement. À cette époque, ses opposants lui reprochèrent de vouloir rétablir une monarchie à son profit et d'abandonner peu à peu les usages de simplicité en vigueur sous la République⁶. Pourtant, avec la proclamation de l'Empire, l'opinion publique dut vite accepter de voir Napoléon s'entourer d'une Cour encore plus fastueuse, digne de son nouveau rang.

La mise en place de la Cour impériale

De mai à juillet 1804, la Cour consulaire fut laissée inchangée, le temps de décider de l'étiquette et de la structure du système curial⁷. La Cour qui émergea de ces quelques semaines de réflexion fut un objet unique, à la fois pétri de traditions et profondément novateur. Le système des grands offices de Versailles ne fut pas intégralement recopié : Napoléon s'inspira notamment du Saint-Empire romain germanique pour créer les Grands dignitaires de l'Empire, l'archichancelier, l'architrésorier, le connétable, le grand Électeur, le grand Amiral. Ces fonctions étaient essentiellement honorifiques, même si leurs titulaires pouvaient être chargés de missions spécifiques : l'archichancelier Cambacérès pouvait par exemple présider le conseil des ministres en l'absence de Napoléon, tandis que l'architrésorier Lebrun fut envoyé en mission extraordinaire en Hollande au moment du rattachement à la France en 1810.

Venaient ensuite les Grands officiers de la Maison de l'Empereur, chargés de l'administration quotidienne de la Cour et dont les fonctions furent partiellement calquées sur l'Ancien Régime⁸. Il y eut un grand chambellan, Talleyrand, un grand maître des cérémonies, Ségur, un grand écuyer, le général Caulaincourt, un grand aumônier, le cardinal Fesch, un grand veneur, le maréchal Berthier, mais pas de grand fauconnier, tradition qui fut jugée trop archaïque. En revanche, Napoléon s'inspira de la Cour de Prusse pour créer la fonction de grand maréchal du palais, confiée au général Duroc.

L'Empereur rétablit également le corps des maréchaux, qui eurent rang de Grands officiers de l'Empire, tout comme huit hauts gradés, choisis parmi les plus expérimentés, dont le général Marescot, qui fut nommé inspecteur général du Génie, mais aussi le général Gouvion-Saint-Cyr, colonel général des cuirassiers ou encore le général Junot, colonel général des hussards.

2. Sur la création du système curial du Consulat, on lira VIAL (C.-É.) « Les invitations aux dîners du Premier Consul aux Tuileries (1801-1804) », *Revue de l'Institut Napoléon*, 2014/1, p. 7-41.

3. Au sujet des premiers « touristes » curieux de rencontrer Bonaparte, on lira GRAINGER (J. D.), *The Amiens Truce : Britain and Bonaparte, 1801-1803*, Woodbridge, The Boydell Press, 2004, p. 89.

4. Paris, Bibliothèque nationale de France (désormais : BnF), Manuscrits, Français 11198, registre des invitations aux dîners des Tuileries, 1801-1804.

5. FONTAINE (PFL), *Journal, 1799/1853*, Paris, École nationale supérieure des Beaux Arts, Institut français d'architecture, Société de l'Histoire de l'Art français, 1987, vol. 1, p. 15, note du 10 décembre 1800.

6. Voir par exemple le *Journal politique de Mannheim*, n° 119, 30 avril 1802, p. 2.

7. HÈME DE LACOTTE (R.), *Entre le Trône et l'Autel : la Grande aumônerie de France sous l'Empire et la Restauration*, thèse dirigée par le Professeur Jacques-Olivier Boudon, Paris, Université Paris-Sorbonne, 2012, p. 140-141.

8. Paris, Archives nationales (désormais : AN), AFIV 132, pièce 170, décret sur l'organisation du palais impérial, Paris, 17 juillet 1804 [28 messidor an XII], minute.

Ces huit grands officiers militaires ne furent que rarement présents à la Cour et furent presque exclusivement chargés de missions d'inspection et d'organisation des troupes. Néanmoins, ils disposaient des « *grandes entrées* » à la Cour, étaient admis aux chasses impériales, invités à toutes les fêtes et l'étiquette devait tenir compte de leur présence, les Grands officiers étant les seuls à pouvoir approcher l'Empereur dans les cérémonies, en prenant place à gauche du trône⁹. Ils étaient aussi astreints aux deuils de Cour et devaient figurer aux côtés de l'Empereur lors des parades militaires. Les Grands officiers étaient en outre des personnages publics : les allées et venues de Marescot étaient par exemple signalées dans le *Journal de l'Empire*, au même titre que celles des maréchaux, des ministres ou des autres Grands officiers de la Couronne¹⁰. À partir de 1806, comme tous les Grands officiers et les ministres, Marescot fut aussi nommé à la présidence d'un collège électoral, en l'occurrence celui de l'Indre-et-Loire¹¹.

Napoléon reprit, en revanche, un élément d'organisation issu de la Cour révolutionnaire de Louis XVI. Il s'agit de la Liste civile, constituée d'une dotation en argent de 25 millions de francs, mais surtout des terres, des forêts et des palais royaux, attribués au monarque par une loi de 1791¹². Le nouvel Empereur disposa ainsi de revenus fixes et put prendre possession des anciens palais légués par la monarchie. La Cour impériale renoua par conséquent avec les habitudes itinérantes de la Cour de Versailles, en se déplaçant régulièrement entre Fontainebleau, occupé en automne, Rambouillet, plutôt occupé au printemps, Compiègne et Trianon en été, et les Tuileries plutôt en hiver et pour les grandes cérémonies. Ces palais, il fallut les restaurer et les remeubler en quelques années, aménager de grands appartements de cérémonie, des appartements d'habitation et de petits appartements pour l'Empereur et l'Impératrice, des logements pour les courtisans et les domestiques, ce qui coûta environ 40 millions de francs aux caisses de la Liste civile. Dans ses résidences, Napoléon pouvait ainsi emmener entre vingt et cinquante invités, triés sur le volet. À Fontainebleau, cent-vingt invités furent ainsi logés au château en 1807, servis par 1000 domestiques, tandis que le voyage de la Cour drainait environ 4000 personnes qui logèrent à l'auberge et plusieurs centaines de courtisans qui faisaient le voyage depuis Paris tous les jours¹³.

9. SÉGUR (L.-P. de), *Étiquette du palais impérial*, Paris, Imprimerie impériale, 1806.

10. *Journal de l'Empire*, 25 février 1806, p. 2 : *Le général Marescot, premier inspecteur-général du génie, qui avoit accompagné l'Empereur en Allemagne, est de retour à Paris* ; *Journal de l'Empire*, 27 décembre 1806, p. 1 : *M. le général Marescot, premier inspecteur du génie, est arrivé à Berlin hier matin, venant de Magdebourg* ; *Journal de l'Empire*, 6 avril 1807, p. 2 : *M. le général Marescot est arrivé le 30 mars à Anvers, par ordre de S. M. l'Empereur, pour inspecter les travaux de fortifications considérables dont on enceint cette ville*.

11. *Journal de l'Empire*, 16 septembre 1806, p. 3.

12. GAUTIER (A.), *Études sur la Liste civile en France*, Paris, Plon, 1882, p. 21.

13. Paris, Bibliothèque Thiers, fonds Masson, carton 109, registre des déplacements de la Cour, 1804-1813.

Pour assurer le suivi administratif de la Cour, il fallut aussi créer une intendance de la Liste civile, qui employait environ 800 personnes, La Cour de Versailles était notoirement onéreuse et impossible à réformer, tandis que celle de l'Empire fut strictement organisée, avec une hiérarchie très structurée, sur le modèle des ministères. Daru, intendant général de la Couronne depuis 1806, Estève, trésorier de la Couronne, Costaz, intendant des bâtiments à partir de 1810, Desmazis, administrateur du garde-meuble, et Fontaine, le véritable inventeur du style Empire, nommé premier architecte de Napoléon, formaient l'équipe de choc en charge de l'administration de la Cour. Ils collaboraient de près avec les Grands officiers¹⁴.

Par ordre de préséance, le premier de ces Grands officiers était naturellement le grand aumônier, qui entretenait des chapelains dans tous les palais impériaux, était secondé par plusieurs aumôniers et s'occupait du service spirituel de la Cour. Ce poste fut confié au cardinal Fesch, l'oncle de Napoléon. Venait ensuite Le grand chambellan, poste occupé par Talleyrand, puis par le comte de Montesquiou après 1809, avec environ 250 employés. Il était responsable des domestiques des appartements de Napoléon et des chambellans de la Cour, mais il eut aussi sous sa tutelle l'administration du cabinet de l'Empereur, qui comprenait les secrétaires, les huissiers, les cartographes et les traducteurs qui lui permettaient de gouverner, dont les célèbres Méneval et Fain, les seuls capables de prendre en note ses lettres. Le premier chambellan était quant à lui en charge de l'organisation des spectacles, des concerts, des bals et de l'expédition des invitations aux fêtes et aux voyages de Cour.

Le grand écuyer Caulaincourt, avec 850 employés, fut pour sa part chargé des 2000 chevaux de selle et de trait nécessaires à la Cour, des équipages de guerre de l'Empereur, des aides de camp et des officiers d'ordonnance qui l'accompagnaient pendant les campagnes militaires, mais aussi des pages de la Cour¹⁵. Au XVIII^e siècle, les pages étaient des jeunes gens de bonne famille qui portaient les traînes des robes des princesses. Sous l'Empire, au contraire, ils durent suivre un enseignement intensif, servir Napoléon pendant ses campagnes, tout en faisant le service du palais, en servant de messagers, en rechargeant les fusils de l'Empereur à la chasse, en tenant des flambeaux pour éclairer son passage ou en le suivant à cheval. Les pages vivaient au plus près de l'Empereur, ce que montre bien l'anecdote rapportée par le page Sylvain Pétiet qui raconte avoir un jour partagé un poulet rôti avec Napoléon lors d'un pique-nique improvisé au cours d'un voyage officiel en Normandie¹⁶. Ce programme devait

14. BRANDA (P.), *Napoléon et ses hommes : la Maison de l'Empereur*, Paris, Fayard, 2011, p. 11.

15. Sur l'organisation des Grandes écuries, on lira Charles-Éloi VIAL, « Les Grandes écuries de Napoléon : entre les ors de la Cour et la poudre des canons », actes du colloque organisé le 6 octobre 2012 à l'École vétérinaire de Lyon par le Souvenir napoléonien, Lyon, éditions du Poutan, 2013, p. 116-147.

en faire des courtisans-militaires. À 18 ans, ils étaient ainsi nommés sous-officiers ou officiers dans l'armée et beaucoup d'entre eux moururent lors des campagnes de l'Empire. Samuel de Marescot, premier page de l'Empereur, fut ainsi nommé le 18 octobre 1807 lieutenant dans le 10^e régiment de chasseurs¹⁷.

Le grand maréchal Duroc, aidé par 450 employés, était chargé de tout ce qui concernait la préparation des logements dans les palais et pendant les campagnes, assisté par les fourriers du palais et les maréchaux des logis de la Cour, qui se chargeaient notamment de monter la tente et d'installer le mobilier de campagne. Il était aussi responsable de la protection rapprochée de l'Empereur, assisté par la gendarmerie d'élite de la Garde impériale. Il s'occupait en outre d'organiser les voyages officiels dans les départements, où Napoléon emmenait une trentaine de courtisans, ses ministres et son cabinet, protégés par plusieurs centaines de gardes. La Maison de l'Empereur suivait donc Napoléon en permanence, ce qui lui permettait de retrouver où qu'il soit, même pendant les bivouacs, de bonnes conditions de travail et son confort habituel, avec Le chambellan de service, Le préfet du palais, Le maître d'hôtel, Le valet tranchant qui le servait à table, etc. Il pouvait donc continuer à travailler aux affaires de l'État, voire se consacrer à ses devoirs de représentation, comme il le fit par exemple lors de son installation au château de Finkenstein, aux confins de la Pologne, au printemps 1807, où il reçut l'ambassadeur de Perse comme il l'aurait fait aux Tuileries¹⁸.

Le grand maître des cérémonies, le comte Louis-Philippe de Ségur, fut pour sa part consulté sur des points d'étiquette. Il n'employait que 25 personnes et fut surtout sollicité par Napoléon quand ce dernier se demandait s'il valait mieux faire appel à la tradition monarchique ou à d'autres usages européens pour l'organisation des cérémonies : pour le baptême du roi de Rome en juin 1811, il s'inspira par exemple du cérémonial des baptêmes des Dauphins, mais pour les hommages à lui rendre, Napoléon reprit plutôt la tradition du Saint-Empire. Enfin, le grand veneur, le maréchal Berthier, avec 100 employés, permit à Napoléon de renouer avec la tradition des chasses royales : à peu près deux fois par semaine, il chassa à courre comme à tir dans les forêts de la Couronne¹⁹.

L'Impératrice était quant à elle entourée par sa propre Maison, qui était une structure réduite, constituée d'un entourage de dames du palais, de dames d'honneur, de

dames d'atours, de quelques écuyers, chambellans et d'un chevalier d'honneur. L'épouse du général Marescot fut ainsi brièvement dame du palais de Joséphine²⁰. Elle perdit cependant son poste au moment de la disgrâce de son époux, ce qui fut sans doute plus honorable que pour la baronne du Vaudey, dame du palais de juillet à novembre 1804 et éphémère maîtresse de Napoléon, qui fut remerciée après s'être ruinée en bijoux pour plaire à l'Empereur.

Enfin, les frères de Napoléon entretenaient eux aussi des Cours en Westphalie, en Hollande, en Espagne ou à Naples et ils revenaient périodiquement à Paris en amenant avec eux une partie de leur service qui venait augmenter la population du palais. En plus des officiers de la Maison de l'Empereur, les ministres, officiers généraux de l'armée, le corps diplomatique, les préfets, conseillers d'État, étaient eux aussi considérés comme faisant partie de la Cour.

Avec une telle structure administrative, un tel nombre de serviteurs et d'officiers, de tels moyens, la Cour était donc prête à éblouir l'Europe. C'est précisément ce qu'elle fit.

Un outil de pouvoir au service de l'Empereur

Le but de Napoléon en créant une Cour était purement politique. Au niveau international, la Cour impériale devait faciliter l'intégration de l'Empire dans le concert des monarchies européennes, ce qui était essentiel sur un plan diplomatique. Ce projet curial élaboré par l'Empereur explique que les étrangers furent tous chaleureusement accueillis : les princes allemands se firent ainsi nombreux à Paris à l'hiver 1804-1805, peu avant la proclamation de la confédération du Rhin. Ils furent à nouveau conviés à Paris en 1807 et en 1809. Les Russes furent particulièrement bien vus à la Cour en 1808 et 1809, au moment du rapprochement entre Napoléon et le Tsar. Enfin, après une période de froid, les Autrichiens furent à leur tour conviés aux Tuileries après le mariage de Napoléon avec Marie-Louise. Ce fut par exemple le cas du prince Clary, envoyé de l'Empereur d'Autriche en 1810 ; il eut droit à de splendides fêtes à son arrivée. La Cour était donc un instrument diplomatique de premier plan.

La Cour impériale devait aussi servir d'interface, permettant de lier l'ancienne et la nouvelle société en les faisant se fréquenter dans les mêmes salons, de civiliser les militaires issus de la Révolution, bientôt anoblis par Napoléon et enfin d'attirer les nobles regrettant l'Ancien Régime. Il s'agissait donc d'un instrument de paix sociale : la noblesse de Versailles se rallia ainsi en grande partie à l'Empire, Napoléon jouant sur les aspirations à la gloire militaire ressentie par certains jeunes

16. PÉTIET (S.), « Souvenirs d'un page de l'Empereur », *Société historique et scientifique des Deux-Sèvres, procès-verbaux, mémoires, notes et documents*, 4^e année, 1908, 2^e partie, p. 47.

17. AN, O2 85, pièce 23, décret du 18 octobre 1807 ; *Journal de l'Empire*, 27 octobre 1807, p. 2.

18. MULARD (F. H.), *Napoléon I^{er} reçoit au château de Finkenstein en Pologne, l'ambassadeur du Shah de Perse*, huile sur toile, 1810, 230 cm sur 280 cm, Versailles, musée national des châteaux de Versailles et de Trianon, inv. MV 1724.

19. Sur le grand veneur, on lira VIAL (C.-É.), *Les Chasses des souverains en France, 1804-1830*, thèse dirigée par le Professeur Jacques-Olivier Boudon, université Paris-Sorbonne, 2013, 2 vol. (à paraître en novembre 2015 aux éditions de l'École nationale des chartes).

20. *Journal des débats*, 3 février 1805, p. 2 : *De nouvelles nominations viennent d'être faites pour les Maisons de [Leurs Majestés]. Mesdames Turenne, Montalivet, Bouillé, Devaux et Marescot ont été nommés dames du palais.*

nobles du faubourg Saint-Germain, ainsi que sur les vocations de courtisans : de nombreux survivants de la Cour de Versailles devinrent ainsi chambellans ou dames du palais²¹.

Jusqu'en 1809, plusieurs dizaines de noms prestigieux vinrent ainsi grossir les rangs de la Cour impériale. D'autres furent nommés dans l'administration, à des sous-préfectures ou au conseil d'État, où ils formaient une véritable pépinière de jeunes talents. Il y eut certes quelques chambellans un peu réticents à l'idée d'être nommés, ainsi que de jeunes nobles nommés sous-lieutenants d'office, mais après le mariage de l'Empereur avec l'archiduchesse Marie-Louise, nièce de Marie-Antoinette, les aristocrates nostalgiques de la monarchie, retranchés dans leurs salons du faubourg Saint-Germain, commencèrent eux aussi à accepter des charges à la Cour. À partir de 1808, avec l'instauration de la noblesse impériale, Napoléon se mit en outre à distribuer des titres à l'ancienne noblesse, aux administrateurs issus de la Révolution, ainsi qu'aux militaires, y compris aux héros des guerres révolutionnaires les plus endurcis et les plus opposés aux usages de l'Ancien Régime. Le général Marescot fut par exemple fait comte le 19 mars 1808. Tous les courtisans de l'Empereur se retrouvèrent ainsi placés sur un pied d'égalité et la Cour y gagna incontestablement en éclat. L'armée en profita également, notamment grâce à l'arrivée de jeunes officiers issus de grandes familles, comme par exemple Boniface de Castellane, futur maréchal de France, engagé en 1804, ou encore le jeune Anatole de Montesquiou, dont le père était déjà grand maître des cérémonies et qui s'engagea au début de 1807. Il raconte d'ailleurs son arrivée à la Cour et son entrée au service de l'Empereur dans ses Souvenirs. Désireux de s'engager, il fut d'abord présenté à Joséphine aux Tuileries et nota que *M^{mes} de Talhouët, de Bouillé, de Marescot, Alexandre de la Rochefoucauld et d'Arberg s'amuserent beaucoup de ma jeune figure et de l'embaras qui résultait pour moi de cette espèce de mascarade dans laquelle on ne m'avait épargné ni l'épée ni le jabot ni les manchettes*, avant d'être expédié en Pologne où Napoléon accepta son offre de service, tout en remarquant que le dévouement de son frère et de ses parents compensait le peu d'enthousiasme des autres branches de sa famille²². La Cour fonctionna donc à plein régime comme une machine à intégrer et à rallier des grands noms à l'Empire. En 1814, 514 personnes avaient ainsi été officiellement présentées à l'Empereur et faisaient partie de la Cour.

La Cour était aussi un instrument de propagande : la presse de l'époque relata ainsi quotidiennement, en première page, les faits et gestes de Napoléon et la vie quotidienne de la Cour. Ces dépêches, qui étaient rédigées aux Tuileries et souvent relues par Napoléon, se retrouvaient ensuite dans les journaux des départements,

puis dans ceux des capitales étrangères. Avec une semaine de décalage, un lecteur pouvait donc savoir ce que faisait l'Empereur des Français depuis Moscou, Londres, Amsterdam ou Rome.

La Cour fut aussi un instrument économique. Avec les commandes officielles pour les palais, de meubles, de tentures, d'œuvres d'art ou de tableaux, la Maison de l'Empereur fit vivre des milliers d'ouvriers et fonctionner les ateliers d'ébénistes comme Jacob-Desmalter et de bronziers comme Thomire, ainsi que les grandes manufactures d'État comme Sèvres ou les Gobelins. Napoléon encouragea ainsi le monde de l'édition, en soutenant des publications de luxe qu'il offrait aux monarques étrangers ou en subventionnant des auteurs. Sur une proposition de Marescot, le maréchal Berthier créa ainsi un prix d'encouragement qui fut décerné au meilleur ouvrage sur les fortifications²³. Les commandes de la Cour permirent aussi à de grands artistes de travailler, comme David, premier peintre de l'Empereur, mais aussi Gérard, Gros, Carle Vernet, dont les œuvres étaient tous les deux ans exposées à Paris au Salon de peinture. Grâce à ce système de promotion de la vie quotidienne de l'Empereur et de l'art de vivre des élites impériales, la Cour donna le ton à toute l'Europe.

Cela ne fut pas tout : hormis son sacre à Reims et son équipée désastreuse de Varennes, Louis XVI n'avait quitté qu'une seule fois l'Île-de-France, pour un voyage à Cherbourg en 1786. Au contraire, Napoléon fut, un peu comme les rois du Moyen Âge, un monarque itinérant. Il voyagea en Italie à plusieurs reprises, en 1805 et 1807, mais aussi en Aquitaine en 1808, en Hollande en 1810 et 1811, en Normandie en 1811. À chaque fois, les préfetures et les mairies des villes où il devait s'arrêter s'activaient pour tout préparer. Il fallait décorer les rues où l'Empereur allait passer, le maire préparait un discours, qu'il récitait coûte que coûte, même si Napoléon ne s'arrêtait que cinq minutes pour changer les chevaux. Des jeunes filles offraient des fleurs et des spécialités locales à l'Impératrice. Dans les localités où l'Empereur s'arrêtait et passait la nuit, des fourriers de la Maison arrivaient avec douze heures d'avance pour préparer les appartements et les dîners, tandis que les autorités locales offraient des spectacles. Napoléon inspectait ensuite les fortifications, les chantiers, passait en revue la garnison, puis faisait part de sa satisfaction en distribuant des bagues, des boîtes ornées de son portrait ou de brillants, ou en faisant des dons aux hôpitaux²⁴. Pour chaque voyage d'une dizaine de jours, Napoléon dépensait ainsi pour plusieurs centaines de milliers de francs. Le 2 mai 1805, à Alexandrie, en Italie, l'Empereur fut ainsi accueilli par la population de la ville, passa sous un arc de triomphe, puis visita les fortifications de la ville et le champ de bataille de Marengo en compagnie de Lannes et de Marescot, avant un feu d'artifice²⁵.

21. ZIESENISS (J.-F.), « Napoléon et l'ancienne noblesse », *Revue du souvenir napoléonien*, n° 312, juillet-septembre 1980, p. 3-24.

22. MONTESQUIOU (A. de), *Souvenirs sur la Révolution, l'Empire, la Restauration et le règne de Louis-Philippe*, Paris, Plon, 1961, p. 96.

23. *Journal des débats*, 20 juin 1805, p. 4.

24. Voir à ce sujet VIAL (C.-É.), *L'Adieu à l'Empereur : journal de Marie-Louise*, Paris, Vendémiaire, 2015, p. 50-51.

25. *Journal des débats*, 9 mai 1805, p. 2.

Ces déplacements de la Cour eurent aussi lieu à l'étranger : Napoléon emmena Joséphine à Strasbourg et à Mayence au début de l'Empire. En 1808, lors de l'entrevue d'Erfurt, rencontre diplomatique entre Napoléon et le tsar Alexandre I^{er}, la Cour impériale, délocalisée dans cette petite principauté allemande, organisa de splendides réceptions avec des cuisiniers venus de Paris, des concerts et des pièces de théâtre²⁶. Lors des campagnes de 1805 et 1809 et les occupations françaises de Vienne, Napoléon, installé dans le palais de l'Empereur d'Autriche, reconstitua une activité curiale, organisant des audiences, allant au spectacle en ville et passant ses troupes en revue.

En 1812, juste avant la campagne de Russie, Napoléon invita toutes les têtes couronnées de la Confédération du Rhin à le retrouver à Dresde pour dix jours de fête : il y eut des banquets, des chasses et des cercles de cour lors de ce séjour. Pendant que Napoléon traînait son armée dans les plaines de Russie, Marie-Louise avait droit à un traitement spécial, puisqu'elle séjourna à Prague et qu'elle fut servie à la fois par les officiers de la Cour de son père et ceux de son époux. Même après la retraite de Russie, la Cour continua d'être un instrument de promotion du pouvoir impérial : en juillet 1813, l'Impératrice fut par exemple envoyée descendre le Rhin sur un yacht, s'arrêtant dans toutes les villes des départements français de la rive gauche du fleuve pour s'y faire acclamer et renforcer la popularité de l'Empereur. Elle fut quelques semaines plus tard envoyée à Cherbourg inaugurer les fortifications du port, qui devaient servir à intimider l'Angleterre²⁷. Enfin, à Dresde, où Napoléon passa la plus grande partie de la campagne de 1813, il y eut presque tous les jours des rencontres avec le Roi de Saxe, des dîners et des pièces de théâtre jouées à la Cour²⁸.

La Cour au quotidien

Mais s'amusait-on vraiment à la Cour de Napoléon ? Il a souvent été dit que les courtisans défilaient devant l'Empereur comme à l'armée et que Napoléon terrorisait toutes les Tuileries par ses accès de colère. C'est un peu ce que suggère la reine Hortense, fille de Joséphine, qui parle dans ses *Mémoires* de la sévérité qui régnait à la Cour²⁹. Mais il ne faut pas oublier qu'elle était elle-même d'un caractère relativement morose ! Il est cependant vrai que Napoléon faisait parfois peur à tout le monde. D'après le mamelouk Ali, s'il survenait dans une pièce à l'improviste et trouvait des domestiques en train de lire au lieu de travailler, il jetait leurs

livres au feu³⁰. Quand il était de mauvaise humeur, même lors des cérémonies, il pouvait être très cassant. En témoigne l'anecdote de ce bal offert par le maréchal Bessières, où Napoléon, d'une voix autoritaire, s'amusa à ordonner à ses convives de danser entre eux, en disant : *roi de Wurtemberg, dansez avec la reine de Hollande*³¹.

Cependant, la plupart du temps, le quotidien de la Cour s'organisait d'une manière impeccable et Napoléon n'eut souvent aucune raison de s'énerver, réservant ses plus grosses colères à ses collaborateurs politiques. Les cérémonies étaient de plus tellement codifiées qu'elles ne laissaient pas place aux imprévus, donc aux mouvements d'humeur : les points d'étiquette que Napoléon dicta, entre autres, pour le mariage de 1810 ou le baptême du roi de Rome étaient très complexes et chacun y était précisément à sa place. D'après l'étiquette, par exemple, quand l'Empereur s'asseyait sur son trône, tout le monde devait être debout, y compris les femmes enceintes. Toutefois, le protocole ne régissait pas tout, la faveur de Napoléon étant aussi un point important. Certains courtisans eurent ainsi à encourir le courroux de Napoléon, pour des raisons parfois relativement futiles, comme la duchesse de Chevreuse, dame du palais de Joséphine, pour avoir tenu des propos séditieux contre l'Empereur dans un salon³², ou pour des raisons plus politiques, comme ce fut le cas pour Marescot, arrêté pour avoir cosigné l'acte de reddition de Bailén.

À d'autres moments, par contre, l'ambiance était au beau fixe : il arriva à Napoléon de rire avec ses maréchaux lors des chasses, de jouer aux barres, aux quilles ou au jeu de paume avec ses courtisans³³. Il y eut même des moments très joyeux, principalement lors des voyages de la Cour à Fontainebleau, Trianon, Compiègne ou Rambouillet, où les heureux privilégiés invités à vivre sous le toit de l'Empereur s'amusaient visiblement beaucoup, entre la chasse, les promenades, le théâtre, les soirées dansantes et le jeu de l'Impératrice.

D'autres moments furent un peu plus impressionnants, comme les audiences solennelles accordées aux ambassadeurs ordinaires ou extraordinaires venus remettre leurs lettres de créance, les présentations à l'Empereur, tellement intimidantes pour les nouveaux courtisans, la messe du dimanche aux Tuileries avec la superbe musique de Paër, les *Te Deum* consécutifs aux annonces des victoires impériales, les cérémonies d'ouverture du Corps législatif où l'Empereur se rendait en cortège entouré des Grands officiers de la Couronne, les mariages dans la famille impériale, comme celui du prince Eugène avec une princesse de Bavière et de la

26. PASQUIER (É. D.), *Mémoires du chancelier Pasquier : histoire de mon temps*, publiés par M. le duc d'Audiffert et Pasquier, Paris, Plon, 1893-1895, t. 1, p. 341, note 1.

27. VIAL C.-É., *L'Adieu à l'Empereur : journal de Marie-Louise* [...], p. 98 et suivantes.

28. BnF, Manuscrits, Fr. 6599, fol. 189, « Journal du voyage à Dresde de Sa Majesté l'Empereur et Roi Napoléon, l'an 1813 ».

29. BEAUHARNAIS (H. de), *Mémoires de la reine Hortense*, Paris, Plon, 1927, t. 2, p. 119.

30. SAINT-DENIS (L.-É.), *Souvenirs du mamelouk Ali*, Paris, Arléa, 2000, p. 41.

31. BAUDUS (M. É.-G. de), *Études sur Napoléon par le lieutenant-colonel de Baudus, ancien aide de camp des maréchaux Bessières et Soutz*, Paris, Debré Court, 1841, t. 1, p. 143-147.

32. ZIESENISS (J.-F.), « Napoléon et l'ancienne noblesse » [...], p. 324.

33. AN, O² 750, dossier 3, pièce 63, lettre de Daru à Desmazis, Paris, 19 juin 1810.

princesse Stéphanie de Beauharnais avec le prince héritier de Bade en 1806 ou le mariage de Jérôme Bonaparte avec la fille du roi de Wurtemberg en 1807, qui furent l'occasion de créer des liens familiaux avec d'autres dynasties européennes, dans une région où la France détenait alors une influence considérable. Le voyage de la Cour à Fontainebleau en septembre 1807 fut ainsi l'occasion de réunir en France tous les monarques de la nouvelle confédération du Rhin, sous l'égide de Napoléon³⁴.

Enfin, les courtisans n'étaient pas les seuls à s'amuser. Lors des dîners et des bals organisés pour la Cour aux Tuileries ou à l'Hôtel de Ville, les bourgeois de Paris étaient également invités et pouvaient prendre part aux festivités grâce à un système de billets d'entrée. Lors des grandes fêtes, le public pouvait contempler les illuminations et les feux d'artifice, comme par exemple dans le parc de Versailles, le 25 août 1811, où, d'après le récit de Stendhal qui était dans la foule, pour la fête de l'Impératrice, Napoléon et son épouse firent le tour du bassin de Neptune en calèche sous un feu d'artifice devant des milliers de Parisiens venus à pied de Paris³⁵.

La Cour impériale était en partie publique : Napoléon aimait se montrer et faire connaître ses faits et gestes. Quand il sortait pour une promenade en calèche à Saint-Cloud, avec une faible escorte et quelques officiers, il était parfois possible de l'approcher pour l'acclamer, mais éventuellement lui parler ou lui remettre des pétitions. Quand il se montrait à cheval dans les rues de Paris, il drainait ainsi plusieurs milliers de personnes qui l'acclamaient³⁶. Napoléon sut aussi se mettre en scène, en distribuant de l'argent à des démunis, de préférence devant ses invités de marque. Le faste et les divertissements de Cour servaient donc à renforcer la popularité de l'Empereur.

Pour résumer, la Cour impériale était certes un lieu de distractions, mais il s'agissait avant tout d'une société organisée et strictement hiérarchisée où chaque instant était dédié à la représentation. Vivre à la Cour incluait donc de s'amuser, parfois sur commande, mais surtout de remplir son devoir dans les cérémonies. C'est pour cela que les courtisans possédaient tous un office de cour, c'est-à-dire une place rétribuée, qui leur procurait des avantages, mais aussi des obligations. Il s'agissait d'un lieu de vie, avec ses bons et ses mauvais jours, mais surtout d'une vitrine du pouvoir impérial.

La fin de la Cour impériale

Malgré ses fastes et son organisation impeccable, la Cour impériale ne sauva pas Napoléon. Pierre Branda a très justement défini le confort domestique procuré

par la Maison de l'Empereur comme une bulle protectrice, qui coupa peu à peu l'Empereur des réalités³⁷. S'il n'y eut pas de favoris parmi les courtisans, le fait d'être constamment entouré d'aristocrates occupés à chanter ses louanges explique aussi qu'il douta de moins en moins de lui-même. Néanmoins, la Cour fut l'institution qui résista le mieux aux revers de fortune : pendant la campagne de Russie, grâce aux provisions emportées par la Maison de l'Empereur et aux officiers à son service, Napoléon ne manqua jamais de rien.

Dans les derniers jours de l'Empire, après la reddition de Paris, quand Napoléon se replia sur le palais de Fontainebleau le 30 mars 1814, c'est finalement l'institution curiale qui résista le plus longtemps. Si certains courtisans restèrent à Paris ou dans leurs châteaux en province en attendant de savoir qui serait favorisé par le sort des armes, en revanche, de nombreux officiers de la Maison de l'Empereur restèrent avec Napoléon après son abdication et certains continuèrent à le servir à l'île d'Elbe. Là-bas, Napoléon reconstitua une petite Cour, en nommant quelques chambellans, en achetant des maisons qu'il renomma « palais », en organisant un grand lever tous les dimanches, des bals, en faisant construire un théâtre. Napoléon, très jaloux de son titre impérial si durement conquis, était devenu extrêmement attaché aux signes extérieurs de souveraineté. De plus, cette domesticité et ce confort lui permettaient de se concentrer sur son travail sans jamais se soucier des tracas du quotidien, ce qui pour un esprit comme le sien était extrêmement important.

Pendant les Cent-Jours, Napoléon retrouva, aux Tuileries à Paris, sa Cour telle qu'il l'avait laissée un an plus tôt : la plupart des officiers avaient repris leur poste quelques heures après la fuite de Louis XVIII et les salons se remirent à grouiller de courtisans venus le féliciter. Néanmoins, l'enthousiasme retomba assez rapidement, ce qui explique que Napoléon prit ses quartiers au palais de l'Élysée, plus petit, dans lequel les salons semblaient moins vides qu'aux Tuileries. Afin d'amener du monde auprès de lui, il s'astreignit à présider des cercles de Cour en l'absence de Marie-Louise, il offrit des dîners à des courtisans, ce qu'il n'avait plus fait depuis le Consulat et enfin il pardonna à beaucoup de personnes en disgrâce depuis des années. C'est notamment le cas du général Marescot, qui fut invité à dîner aux Tuileries, le 4 avril 1815³⁸, ce qui lui valut, plus tard, de figurer parmi la liste des « girouettes »³⁹.

La seule tentative de Napoléon d'en imposer avec de la pompe monarchique fut au moment de la Cérémonie du Champ-de-mai, qui déçut l'opinion publique qui trouva paradoxalement que Napoléon jouait trop au monarque sur son trône⁴⁰. De même, les nouveaux

34. *Journal de Paris*, 9 octobre 1807, p. 2018.

35. BEYLE (H.), *Journal de Stendhal, 1801-1814*, Paris, Charpentier, 1888, p. 372

36. VIAL (C.-É.), « Napoléon et les Parisiens », dans le catalogue de l'exposition *Napoléon et Paris. Une capitale pour l'Europe*, organisé par le musée Carnavalet, Paris, éditions Paris Musées, 2015, p. 121-123.

37. BRANDA (P.), *Napoléon et ses hommes* [...], p. 451.

38. AN, 390AP 23, dossier 2, listes des invitations à dîner à l'Élysée en 1815, par le général Bertrand, grand maréchal du palais.

39. *Dictionnaire des girouettes, ou nos contemporains peints par eux-mêmes*, Paris, Alexis Eymery, 1815, p. 274.

40. CHARDIGNY (L.), *L'Homme Napoléon*, Paris, Perrin, 1987, p. 343.

députés s'indignèrent en déclarant qu'il n'était pas question pour eux de correspondre avec l'Empereur via un chambellan. En 1815, par réaction à la Cour de Louis XVIII qui avait choqué les Français par son côté Ancien Régime et avec cette sorte de renouveau révolutionnaire qui agitait les esprits, la Cour impériale semblait avoir du mal à trouver sa place.

Tout s'écroula pourtant très vite après Waterloo, puisque dès le 21 juin, jour où Napoléon revint à l'Élysée et que la nouvelle de la défaite parvint aux oreilles des Parisiens, tous les officiers de la Cour quittèrent leur poste et les salons du palais de l'Élysée se vidèrent de leurs courtisans comme des domestiques. Après la seconde abdication, le gouvernement provisoire présidé par Fouché s'installa aux Tuileries, tandis que Napoléon ne fut plus servi que par un petit carré de fidèles, ceux qui firent le choix de l'accompagner jusqu'à Sainte-Hélène. Napoléon termina donc ses jours entouré d'une maison réduite, d'à peine soixante personnes, dont 45 domestiques, un aide de camp, un chambellan, un officier d'ordonnance.

Napoléon avait quitté le trône en laissant derrière lui un héritage particulièrement fécond. Les grands travaux entrepris dans les palais de la Couronne furent continués par ses successeurs, qui reprirent à leur compte l'administration de la Couronne, ainsi qu'une bonne partie de l'étiquette instaurée en 1804. Comme Napoléon, tous les monarques ouvrirent ainsi chaque année la session législative en prononçant un discours du Trône. Même Louis XVIII et Charles X, si nostalgiques de Versailles, se plièrent à l'exercice. Sous le Second Empire, les voyages de Cour à Fontainebleau et Compiègne, la politique de grands travaux menée dans tout Paris, mais aussi les Expositions universelles et les gigantesques réceptions régulièrement organisées en l'honneur de souverains étrangers rappelèrent aussi le Premier Empire, tout comme les grandes cérémonies telles que

le mariage impérial de 1853 ou le baptême du prince impérial trois ans plus tard. Par son ambition, Napoléon a donc bel et bien ouvert la voie à toute la vie curiale du XIX^e siècle⁴¹.

L'Empereur pouvait donc être extrêmement fier des fastes de sa Cour impériale, auxquels il eut tout le temps de repenser à Sainte-Hélène. On peut sans nul doute lui laisser le dernier mot :

Napoléon, arrivant à la souveraine puissance, trouva donc terre rase et maison nette, et put composer une Cour tout à fait à son gré. Il rechercha un milieu raisonnable, voulant accorder la dignité du trône avec les mœurs nouvelles [...]. Ce n'était pas une petite affaire que de rétablir les dignités, les titres, les décorations au milieu d'un peuple qui combattait et triomphait depuis quinze ans pour les proscrire. Toutefois, Napoléon, qui semblait toujours faire ce qu'il voulait, parce qu'il avait l'art de vouloir juste et à propos, enleva de haute lutte ces difficultés. On le fit Empereur, il créa des grands et composa une Cour. Bientôt la victoire sembla prendre le soin elle-même d'affermir et d'illustrer subitement ce nouvel ordre des choses. Toute l'Europe le reconnut, et il fut même un moment où l'on eût dit que toutes les Cours du continent étaient accourues à Paris pour composer celle des Tuileries, qui devint la plus brillante et la plus nombreuse que l'on eût jamais vue [...]. L'Empereur gouvernait le monde, il avait élevé la France et les Français au-dessus des nations ; la puissance, la gloire, la force étaient son cortège ». Napoléon conclut : « si le ciel alors, m'eût accordé quelques années, assurément, j'aurais fait de Paris la capitale de l'univers⁴². »

41. VIAL (C.-É.), *Les derniers feux de la monarchie : la Cour au siècle des révolutions, 1789-1870*, Paris, Perrin, 2016, p. 159.

42. LAS CASES (Emmanuel de), *Mémorial de Sainte-Hélène*, Londres, Colburn, 1823, t. I, p. 283-297.